

Une affaire de cœur

UNE AFFAIRE DE CŒURS! Du Sien, sans doute, mais de celui de l'homme aussi.

Le Sien, aujourd'hui, par celui de son Représentant sur terre, vient de s'exprimer au cœur du monde entier, pour plaider le bien-être de tous et de chacun, par l'effort consenti de chacun, pour le bonheur de tous. *Populorum progressio*, c'est comme une prière, faite à ciel ouvert, et sur le monde entier, afin d'obtenir la collaboration de tous pour l'épanouissement des peuples et des individus, par la lutte menée, par tous, contre toutes les misères. C'est comme la revendication des droits de l'homme à son épanouissement complet: son plus être en son corps, en son esprit et son âme, par la mise en commun volontaire de toutes les ressources matérielles ou spirituelles au profit de l'autre, et par voie de conséquence, de celui de l'ensemble. Cette proposition concrète d'un plan de charité universelle, également soucieuse des besoins des particuliers et de la communauté, dans le but de réaliser l'unité fraternelle, ici-bas d'abord, avant la grande communion d'Amour en l'intime du Père, rappelle la préoccupation, présente au Cœur du Christ: *Ut sint unum!* L'amour du Christ pour le monde est toujours vivant sous les mots du Souverain Pontife; et son Cœur vient battre près du nôtre.

Après *Populorum progressio*, le développement des peuples et des individus n'est donc plus une tâche exclusivement confiée à quelques centaines d'hommes: chefs d'État, penseurs, économistes. Aucun de ceux-là, à l'exclusion des autres, n'est constitué par Sa Sainteté, seul gardien de la fraternité universelle. L'encyclique ne fait pas surtout appel aux idéologies subtiles ou systèmes économiques, sortis du cerveau d'un seul ou de plusieurs, afin d'assurer le bien-être matériel général, procuré par les forces de l'avenir. *Populorum progressio* réclame davantage l'affranchissement de l'homme pour son perfectionnement existentiel à partir de l'intérieur par les forces de l'être. L'Église, on le voit, ne propose pas la mise en chantier immédiate d'une corvée des têtes et des bras, afin d'assurer, uniquement par la juxtaposition des énergies, le bon fonctionnement de l'ensemble. A quoi servirait la prospérité, si l'homme restait sans culture et sans idéal, sinon à l'asservir

davantage? A quoi servirait la prospérité, si l'homme restait sans culture, sinon peut-être à multiplier encore le nombre des sous-développés?

L'Église n'a pas créé Dieu; elle n'a pas forcé Dieu à s'intéresser à l'homme. Mais Lui, par amour, a accompli son œuvre et s'est fait l'un d'eux pour aimer, le premier, et pour enseigner aux hommes, comment ils doivent s'aimer entre eux. Or, si Dieu s'est approché si près de notre monde, n'est-ce pas une preuve de la valeur de l'humain à ses yeux! L'Église d'aujourd'hui, avec *Populorum progressio*, souhaite — c'était au matin de Pâques — la résurrection de ce lien divin, redevenant vivace pour le bien du genre humain. Elle rappelle le souvenir de l'attention amoureuse du Christ, posée sur chacun, sans distinction de condition et, comme il convient, invite chacun à rejoindre l'autre dans l'amour déclaré du Sauveur pour lui. C'est une affaire de cœurs! Du Sien sans doute, mais de celui de l'homme aussi, acceptant comme l'Église « de continuer, sous l'impulsion de l'Esprit consolateur, l'œuvre même du Christ, venu dans le monde... pour servir, non pour être servi ». Pour l'Église, comme pour le Christ, la pierre d'angle de l'unité désirée entre les nations, c'est l'amour fraternel, manifesté par tous, pour le développement des peuples et des individus.

La tâche est immense, elle est aux dimensions de l'univers. La tentation aussi, de la croire inabordable et de démissionner! Y céder pourtant, ce serait pécher contre l'esprit même de l'encyclique; car pour accomplir un si gigantesque travail, Paul VI demande précisément, non pas de se dissocier, mais de s'unir. Il demande à chacun d'abord de se sensibiliser à la présence de la misère dans le monde. Par l'information, il propose d'émouvoir la charité, la sienne et celle de son entourage, en la rendant consciente de l'inégalité des conditions de vie. Il recommande, ensuite, de se tenir à l'affût, afin de ne pas refuser à l'occasion, suivant ses moyens et situation, sa participation aux mouvements d'ensemble pour le mieux-être de chacun et de toute l'humanité. Il le demande à TOUS:

« Aux évêques, aux prêtres, aux religieux, aux fidèles, A TOUS LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ. »

Chacun donc, on le voit, dans sa sphère, suivant ses dons, son influence et ses possibilités, est invité à « tressaillir » avec l'Église, chacun est appelé à « RÉPONDRE AVEC AMOUR A L'APPEL DE SON FRÈRE. »

Et quand c'est la demande du successeur de Pierre, c'est la demande du Christ, lui-même. Comment, dès lors, s'exclure de cette participation à l'épanouissement de tous et de chacun, sans se couper soi-même, et de l'Église et du Christ Lui-même, en se retranchant de nombre des membres de la bonne volonté chrétienne? Comment consentir à devenir l'élément brisé, un de plus, fractionnant l'entier du courant de la charité? Pour résister à la tentation de tourner le dos à l'entreprise, il ne faut pas peser son importance après l'avoir au préalable isolée, mais après l'avoir ajoutée à celle des autres. C'est une affaire de cœur et du cœur du monde entier, à la dimension de celui du Seigneur, pour le salut de chacun et de tous. Après Lui, avec Lui et en Lui, il faut avoir les mêmes préoccupations; c'est le désir exprimé par son représentant:

« Au lendemain du deuxième Concile œcuménique du Vatican, (c'est) une prise de conscience renouvelée des exigences du message évangélique. »

Autrement dit, *Populorum progressio*, c'est un appel à la bonne volonté; c'est une affaire de cœur, et du cœur ouvert sur le service de l'homme, pour le développement de l'homme et des hommes.

Du nouveau? L'Église en veut du nouveau, mais en l'amour actif de chacun pour le bien et l'épanouissement de tous. Du nouveau? Le Christ en veut du nouveau à la charité de tous, pratiquée pour l'épanouissement de chacun; en désir, oui, de collaboration avec tous pour le développement des peuples et des individus; en pratique aussi, dans mon petit univers, pour le plus et le mieux être des miens, ou celui de mon entourage. A chacun Il demande de Le remplacer auprès des siens pour un renouveau d'amour, par le sacrifice de soi, soutenu par la prière; par le don de soi, soutenu par l'amitié véritable; pour l'amour de Lui, soutenu par la contemplation qui nous fait Le découvrir dans les autres, au fil des jours.

Une pensée pour finir. Une pensée du poète K. Gibran, tirée de son livre *Le Prophète*; « ... qu'apportera demain au chien trop prudent, cachant des os dans le sable mouvant, alors qu'il suit les pèlerins VERS LA VILLE SAINTE »?

Paul FORTIN, S. J.

La charité est don de soi

L'ENCYCLIQUE appelle tous les hommes à un effort de solidarité, de justice sociale et de charité, universel comme le genre humain. Catholiques, chrétiens, théistes, agnostiques, tout le monde est invité à collaborer car jamais la tâche n'a été aussi urgente. Le Pape ne donne ni ordres, ni directives. Il éveille les consciences, décrit une situation qu'il connaît, expose une doctrine, suggère une action commune. J'aimerais décrire brièvement l'esprit de charité qui devrait animer cet effort.

D'abord, beaucoup conçoivent la charité de façon boiteuse. Pour eux, la charité c'est quand les riches donnent aux besogneux une partie de leur superflu, et ça les met en furie. C'est, disent-ils, l'eau bénite dans laquelle les riches noient leur iniquité et leurs remords. Ce superflu, disent-ils encore, est une injustice, et la charité est une insulte. La justice exigerait l'égalité matérielle totale; le socialisme marxiste est basé en grande partie sur cette conception, étriquée elle aussi, de la justice sociale.

La charité est la forme suprême de l'amour. Distinguons avec les Grecs quatre formes de l'amour:

L'amour-agapè est le don de soi qui va jusqu'au suprême sacrifice: Il n'y a pas d'amour plus grand que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Cet amour, divinisé par Dieu qui en est l'origine, le motif et l'exemple, s'étend à tous les hommes. Quand on se sacrifie de cette manière pour ses ennemis, pour ceux qui nous ont fait du mal, qui nous ont persécutés, qui nous mettent à mort, le motif d'un amour aussi total ne peut être que surnaturel. Dieu seul peut nous aider à faire de nous-mêmes un don aussi absolu en toutes circonstances. Cet amour sera reconnu et récompensé au jour du jugement, quand Dieu dira à ses élus: c'est à moi que vous avez donné à manger; c'est moi que vous avez visité quand j'étais malade ou en prison. Le contraire de cet amour, ou l'égoïsme, sera damné.

L'amour-philia est le noble sentiment d'affection, parfois de tendresse, qui nous relie aux membres de notre famille, de notre entourage, à nos compatriotes, à nos amis. Il peut s'étendre à toute l'humanité et devient alors philanthropie. Il peut s'élever, à l'occasion, jusqu'au suprême sacrifice, mais le motif de l'amour et du sacrifice est l'affection ou l'amitié humaine. Les païens ont connu cet amour avec splendeur, et Horace appela Virgile: *Dimidium animae meae*.

L'amour-eros est la passion qui pousse l'homme vers la femme ou la femme vers l'homme. Il peut inspirer de grandes actions, de terribles conflits, des crimes et d'immenses sacrifices. C'est la passion des grands amoureux de l'histoire.

Il reste encore une sorte d'amour infra-humain et même infra-animal: l'amour du strip-tease et des rencontres sans lendemain, de la traite des blanches, des lupanars et des enfants abandonnés, des petites chansons et des danses slow. Dans ses formes extrêmes, cet « amour » est fouetté au pénitencier. Brien a mis dans la bouche de Rodin, s'adressant à Picasso, une terrible dénonciation de cette déchéance (*Prométhée*, I, 5^e partie).

Il ne peut être ici question que de l'amour-charité, l'amour-agapè, le don de soi total; le P. L.-J. Lebrét l'a décrit dans son beau livre: *Dimensions de la charité*, Paris, 1958.

Comme pour l'éducation, le soin des malades, l'aide aux orphelins et aux vieillards, l'Église fut longtemps seule à s'occuper des pays sous-développés pour les élever à une destinée plus humaine. D'autres s'intéressaient davantage à en retirer des matières premières, à y commercer, à y recruter une main-d'œuvre à bon marché, tout en leur apportant quelques aspects de notre civilisation occidentale. L'Encyclique rend un émouvant témoignage aux missionnaires qui « ont construit, avec des églises, des hospices et des hôpitaux, des écoles et des universités. Enseignant aux indigènes le moyen de tirer meilleur parti de leurs ressources naturelles, ils les ont souvent protégés de la cupidité des étrangers ». Chacune de ces affirmations pourrait être amplement documentée. On réétudie aujourd'hui l'histoire des célèbres réductions du Paraguay. La charité des missionnaires y avait trouvé des sauvages; elle en fit une nation policée, cultivée, fière et prospère, qui finit par tomber sous les coups de l'intrigue et de la cupidité. Les Mexicains rappellent avec joie leur glorieux XVI^e siècle, alors que l'Église bâtit à travers leur pays petites écoles, collèges et imprimeries. On sait que les Universités de Mexico et de Lima précédèrent d'un siècle la fondation d'Harvard. Miguel Bernal a chanté dans un oratorio qui passera peut-être à la postérité la gloire du premier évêque du Michoacan, Vasco de Quiroga, qui créa il y a plus de quatre siècles un superbe artisanat qui subsiste encore aujourd'hui.

Paul VI reconnaît que l'œuvre des missionnaires « pour ce qu'elle avait d'humain, ne fut pas parfaite, et certains purent parfois mêler bien des façons de penser et de vivre de leurs pays d'origine à l'annonce de l'authentique message évangélique ». Il serait facile d'illustrer cette phrase en rapportant une série de faits pénibles. Disons cependant à la décharge de ces travailleurs qu'ils durent montrer une souplesse parfois considérable à l'endroit des gouvernements dont ils étaient les ressortissants; certains fonctionnaires coloniaux regardaient l'Église catholique avec méfiance, même si l'anticléricalisme de la métropole n'était pas censé être article d'exportation; ailleurs, d'autres voilaient à peine leur hostilité et leur mépris, surtout quand les missionnaires appartenaient à des pays en conflit avec le leur. Et puis, dans les missions comme ailleurs, l'étroitesse d'esprit de ceux qui prenaient leur ignorance ou leur bêtise pour une inspiration du Saint-Esprit a causé bien des dégâts. Qu'on se souvienne de la querelle au sujet des rites chinois. Quand on tient compte de tous ces facteurs, on reste ébloui devant l'immensité de ce qui a été fait.

C'est que les missionnaires, dans leur ensemble, faisaient au départ un don total d'eux-mêmes. Ils consacraient toute leur vie à cet effort gigantesque de charité. L'un d'eux me disait il y a quelques années: « Si nous disposions de la dixième partie des ressources de l'UNESCO, ou des autres organisations internationales, je vous dis qu'on vous en ferait des dispensaires et des hôpitaux, et des orphelins, et des écoles... ». Il avait le dessein d'intéresser son gouvernement. Je lui souhaitai du succès, mais n'oubliez pas, lui dis-je, qu'une partie appréciable des fonds alloués à ces organisations vont en salaires pour les fonctionnaires nationaux et internationaux qui organisent l'assistance aux pays sous-développés. La chose est assurément légitime, mais c'est autant d'argent qui ne va pas à l'assistance proprement dite.

Les initiatives partielles ne suffisent plus. Le Pape adresse à tous un appel solennel à une action concertée pour le développement intégral de l'homme et le développement solidaire de toute l'humanité. Organisations nationales et internationales, officielles et privées, civiles et religieuses, publicistes, éducateurs, tous, chacun à sa place devront construire le monde nouveau. Les hom-

mes d'État, surtout, mobiliseront leurs communautés et collaboreront avec les autres pour une organisation mondiale plus efficace. Le plan envisage l'œuvre la plus colossale qu'on ait jamais entreprise. D'autres articles éclaireront les divers aspects de cette tâche. Deux remarques peuvent avoir ici quelque utilité.

A mesure que les organisations officielles vont prendre la besogne en mains, il pourra devenir de plus en plus difficile aux organisations privées et spécialement religieuses de continuer et surtout de développer leur action. Cela s'est vu dans tous les domaines: l'éducation, la santé, l'assistance, les moyens de communication, les transports. L'État, surtout dans certains pays, développe son propre monopole et voudrait contrôler jusqu'au dernier dollar et jusqu'aux dernières modalités des contrats de travail. De plus, il s'est créé un conflit entre beaucoup d'États modernes qui veulent être laïques, c'est-à-dire agnostiques ou athées, et l'Église. Ils tolèrent le culte proprement dit, mais toute activité qui n'est pas strictement religieuse devrait être sous un contrôle grandissant de l'État. Les fonds publics, dans bien des pays, ne peuvent être alloués aux organisations religieuses. Les doctrinaires qui

préconisent le système, les fonctionnaires qui en sont l'armature et qui y trouvent leur raison d'être et leur influence, s'en loueront. Ne pourrait-on pas trouver le moyen d'avoir un encadrement assez souple pour que les organisations privées et surtout religieuses gardent leurs initiatives, leurs œuvres, leurs méthodes de travail, et surtout leur possibilité de se consacrer totalement à des tâches aussi urgentes? On ne se grandit jamais en empêchant les autres de travailler.

Quand l'assistance aux pays sous-développés deviendra un service public international au lieu d'être d'abord une charité, une souveraine agapè, elle sera soumise aux servitudes qui encombrèrent les grosses organisations publiques: ambition des médiocres dont l'habileté consiste surtout à se pousser en avant, jeux de coulisses pour augmenter son influence, usage de moyens violents comme la grève, ouverte, perlée ou « journées d'études », afin d'imposer à tous la volonté partielle d'un groupe; celle-ci se proclamera justice mais pourra n'être qu'égoïsme. Combien on sent le besoin d'une immense poussée de charité, d'un don de soi qui va jusqu'au suprême sacrifice, d'une course aux dernières places afin de laisser à autrui la joie de s'épa-

nouir, car la charité peut devenir contagieuse elle aussi. On devine alors pourquoi saint Ignace d'Antioche, saluant l'Église de Rome, lui attribuait le primat de la charité. Il appelait ardemment les lions qui viendraient le broyer afin qu'il devienne un pain immaculé. On dirait que l'Église donne un exemple de plus en plus émouvant de dépouillement. Elle renvoie à Patras le chef de saint André, le corps de saint Sabbas à Jérusalem; Jean XXIII reçoit la fille de Khrushchev au Vatican, sachant que cette démarche coûtera au parti démocrate-chrétien plusieurs centaines de milliers de voix aux élections suivantes. On sait que certaines formes d'œcuménisme ont troublé bien des esprits. L'Église prend ses risques et va de l'avant dans la charité. Aujourd'hui, elle invite tout le monde à partager son immense initiative dans le relèvement de l'humanité sous-développée. Jamais, je crois, l'Église n'a paru aussi grande qu'en invitant tout le monde au dépouillement, et à une collaboration qui peut lui coûter cher dans un avenir immédiat. Mais on sait qu'en dernière analyse, c'est toujours la divine charité qui a le dernier mot.

Joseph LEDIT.

DOCUMENT

Les Jésuites et l'apostolat social en Amérique latine

Le 12 décembre 1966, le T. R. P. Pedro Arrupe, supérieur général de la Compagnie de Jésus, adressait aux supérieurs majeurs jésuites de l'Amérique latine une lettre dans laquelle il les exhortait ardemment à tout mettre en œuvre pour favoriser les réformes économiques et sociales nécessaires au développement humain des populations de l'Amérique latine; à partir des nouveaux statuts que viennent de se donner les Centres d'investigation et d'action sociales — connus sous le nom de CIAS —, il formule ses directives pour orienter l'apostolat social en ce vaste continent.

Cette lettre, rendue publique par quelques journaux espagnols, a créé une telle impression qu'on lui a donné le nom d'« Encyclique sociale du Général des Jésuites ». Nous en citons les principaux extraits; la traduction est empruntée tantôt aux Informations catholiques internationales (1^{er} février 1967), tantôt au P. Rouquette dans Études (avril 1967). Certains passages ont été traduits par Relations.

LES STATUTS DES CIAS débutent par un choix vigoureux de textes empruntés au Concile du Vatican, dans lesquels on souligne la nécessité d'une réforme de la mentalité et des structures, afin de corriger « le scandale des inégalités économiques et sociales excessives » (*Gaudium et Spes*, n. 29); inégalités qui ne se réduisent pas à la seule rétribution monétaire pour le travail, et donc ne peuvent pas être supprimées par la seule augmentation monétaire de cette rétribution, par exemple par une amélioration des salaires... Ces inégalités, le Concile les qualifie de « contraires à la justice sociale, à l'équité, à la dignité humaine ainsi qu'à la paix sociale et internationale » (*Gaudium et Spes*, n. 29).

Un changement de mentalité s'impose

Il est certain que la mission première de l'Église — et de la Compagnie — est d'unir l'homme à son Créateur et Seigneur; mais il est non moins certain que Dieu a voulu sanctifier les hommes, non seulement un à un comme séparément, mais qu'il les a constitués en une société de relations interpersonnelles et temporelles qui Le reconnaissent et Le servent; il est non moins certain que l'Église a une fonction, des lumières et des forces, découlant de sa mission religieuse première, et capables de coopérer à la structuration temporelle de la société (*Gaudium et Spes*, n. 42). De même, il est indéniable que le domaine des structures temporelles comme telles est proprement l'affaire des laïcs, tandis que notre tâche se situe plutôt dans le domaine des

mentalités. Mais nous ne pouvons pas oublier que ces mêmes activités séculières ne relèvent pas exclusivement du laïcat (*Gaudium et Spes*, n. 43). Pour autant, j'exhorte tous les Provinciaux à attacher leur réflexion une fois de plus à ce devoir d'humaniser et de personnaliser la société, et à le faire comprendre clairement, même aux Nôtres qui n'appartiennent pas aux CIAS, afin qu'aucun ne mette d'obstacle à cet engagement de type apparemment moins sacerdotal et que chacun y coopère dans la mesure de ses forces...

Privilegiés et miséreux

Nous devons confesser que nous n'avons pas commis d'excès en accordant au social la place qui lui revient dans l'échelle des valeurs de la Compagnie; d'ordinaire, nous sommes restés courts. Je ne peux que vous rappeler l'éloquente fermeté du P. Janssens réclamant le *sens social* pour la Compagnie; je le cite au texte: « La plupart des Jésuites viennent de familles de classe bourgeoise, rares sont ceux qui ont pu connaître par eux-mêmes la vie de l'ouvrier ou du cultivateur, de l'employé inférieur au service des particuliers ou de l'État. Nous devons réaliser ce que suppose le fait de se voir humilié toute la vie; de se trouver en la plus basse condition, d'être oublié ou méprisé par beaucoup; de ne pas pouvoir se présenter en public faute de vêtements décentes et d'éducation sociale; de se sentir un instrument par lequel les autres s'enrichissent; de voir limité même le pain de chaque jour, de n'avoir aucune assurance pour l'avenir, de devoir risquer santé, dignité, honnêteté en un travail qui est au-dessus ou en-dessous des forces humaines; de se trouver pendant des jours et des mois sans travail, de se sentir accablé par l'inaction et le besoin; de ne pas pouvoir élever convenablement ses enfants, d'en voir mourir beaucoup dès l'enfance faute de soins, de n'avoir jamais de repos spirituel ou physique digne de l'homme et de constater en même temps, à côté de soi, que ceux qui jouissent de richesses et de commodités jusqu'au superflu et s'adonnent aux études libérales et aux professions supérieures, sont loués, accumulent les honneurs et les triomphes... Comptons ceux qui dans nos patries respectives sont parmi les privilégiés, combien parmi les malheureux. » A la lumière de ces paroles du P. Janssens, qui décrivent les inéga-

lités sociales inhumaines en vigueur..., j'invite les PP. Provinciaux et leurs consultants à examiner s'ils ont de fait hiérarchisé objectivement l'urgence des diverses activités apostoliques dans leurs provinces...

Les causes de notre échec

La Compagnie n'a pas été efficacement orientée vers un apostolat en faveur de la justice sociale; par suite d'une stratégie, justifiée fondamentalement par des conditions historiques, elle a eu bien plutôt pour objectif principal d'exercer une influence sur les classes sociales dirigeantes et de former ses *leaders*; mais, précisément, elle ne s'est pas préoccupée des facteurs d'évolution qui aujourd'hui déterminent la transformation sociale. D'autre part, les hommes appliqués à l'apostolat social n'ont pas été soutenus, compris, encouragés, munis de moyens adéquats... La Compagnie a contracté une certaine obligation morale de réparer visiblement ce que comme Jésuites nous avons omis — et continuons d'omettre — de faire pour la justice et l'équité sociale, omission qui, en définitive, s'est retournée contre les pauvres...

J'ai donc décidé de commencer par une prise de position interne, à laquelle je désire donner dès maintenant pleine vigueur: Il est strictement grave qu'il y ait encore aujourd'hui, dans la Compagnie, des hommes qui occupent des charges de grande responsabilité, qui n'ont pas saisi l'urgence et la prévalence du problème de la justice sociale. Ils se trompent, sans aucun doute, ceux qui donnent une signification égale à l'apostolat social, tel qu'il est authentiquement défini, et aux autres activités techniques; ce jugement est, en réalité, sans aucun sens: il ne tient pas compte des implications morales, uniques du problème social.

Nos responsabilités

Les possibilités dont dispose la Compagnie pour répondre aux directives de l'Église et mettre en œuvre sa doctrine sociale devraient nous faire profondément réfléchir: la raison d'être de la Compagnie, vouée au bien plus universel et au plus durable, nos trente-six mille Jésuites répartis sous toutes les latitudes, dans les civilisations et les classes sociales les plus diverses et, disons-le en toute humilité, le niveau même des ressources humaines dont

NOUVEAU — NOUVEAU — NOUVEAU — NOUVEAU — NOUVEAU

Collection PANORAMA

MONOGRAPHIES D'ARTISTES CANADIENS

Sous la direction de Jacques de Roussan

Direction artistique Louise Beaugrand-Champagne

— Kittie Bruneau — Richard Lacroix
— Gaston Petit — Normand Hudon

Chaque volume contient 36 pages dont 24 pages de texte et 12 d'illustrations.

En vente chez tous les libraires et chez



LIDEC INC., 1083, ave. Van Horne, Montréal-8 — Tél.: 274-6521

NOUVEAU — NOUVEAU — NOUVEAU — NOUVEAU — NOUVEAU